PATRICE GUENIFFEY

Bonaparte

Biographies nrf Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LE NOMBRE ET LA RAISON. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES ÉLECTIONS, *Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.*

LA POLITIQUE DE LA TERREUR. ESSAI SUR LA VIOLENCE RÉVOLUTIONNAIRE, 1789-1794, *Paris, Fayard, 2000 ; rééd. Gallimard, « Tel », 2003.*

LE DIX-HUIT BRUMAIRE. L'ÉPILOGUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 9-10 NOVEMBRE 1799, *Paris, Gallimard, « Les Journées qui ont fait la France », 2008.*

HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, *Paris, Librairie Académique Perrin, « Tempus », 2011.*

Édition d'ouvrages

Jacques Bainville, NAPOLÉON *(introduction), Paris, Gallimard, « Tel », 2005.*

Jean-Antoine Chaptal, MES SOUVENIRS SUR NAPOLÉON *(introduction), Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 2009 ; rééd. 2011.*

Napoléon Bonaparte, CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, t. 9 (1809) *(introduction et notes), Paris, Fayard, 2013.*

Extrait de la publication

Biographies nrf Gallimard

Extrait de la publication

Patrice Gueniffey

BONAPARTE

1769-1802

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Pour Antoine, Arnaud, Caroline, Philippe et Virginie

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Ce jour-là, Napoléon avait longuement évoqué devant Las Cases la politique de l'Angleterre et son mariage avec Marie-Louise. C'était en 1816. Soudain, sans paraître se souvenir de la présence de son interlocuteur, il se tut, « la tête appuyée sur une de ses mains ». Au bout d'un moment il se redressa et dit : « Quel roman que ma vie[1]* ! » Ces mots sont célèbres, souvent cités, si justes. Mais la vie de Napoléon, pour romanesque qu'elle ait été, se prête mieux à la musique qu'au roman. Lorsque l'auteur de *L'Orange mécanique*, Anthony Burgess, décida de lui consacrer l'un de ses romans, il l'intitula *Symphonie Napoléon*[2], faisant même correspondre les différentes parties du roman aux mouvements de la symphonie que Beethoven avait baptisée *Buonaparte* avant de la renommer plus tard, non sans hésitations, *Sinfonia eroica per festeggiare il sovvenire di un gran Uomo*[3]. L'indication placée en tête du premier mouvement donne le tempo de ce destin hors du commun : *Allegro con brio*.

On s'étonne parfois du grand nombre des ouvrages — c'est un euphémisme — qui ont été consacrés à Napoléon : plusieurs dizaines de milliers, dont la liste augmente chaque jour ; on devrait plutôt s'étonner de cet étonnement, car jamais on n'avait vu, jamais on n'a revu, jamais peut-être on ne reverra pareille profusion d'événements inouïs, de changements gigantesques et d'écroulements immenses concentrés sur une période de temps aussi courte. Un quart de siècle seulement sépare le déclenchement de la Révolution française — qui rendit Napoléon possible, sinon nécessaire, selon Nietzsche[4] — de la fin de l'Empire. De la réunion des États généraux à l'abdication de l'Empereur, l'histoire n'avance pas, elle court. Napoléon la traverse comme un météore : de son entrée en scène en 1793 au 18 Brumaire, on ne compte que six années, trois entre la conquête du pouvoir et la

* Le lecteur trouvera en fin de volume une bibliographie où les titres sont cités au complet.

Extrait de la publication

proclamation du Consulat à vie, deux entre celle-ci et l'avènement de l'Empire :

> Dix ans plus tard, moins de dix ans plus tard, Louis XVIII sera là, observe Jacques Bainville. […] Dix ans, quand il y en a dix à peine qu'il a commencé à sortir de l'obscurité, rien que dix ans, et ce sera déjà fini. […] Petit officier à vingt-cinq ans, le voici, chose merveilleuse, empereur à trente-cinq. Le temps l'a pris par l'épaule et le pousse. Les jours lui sont comptés. Ils s'écouleront avec la rapidité d'un songe si prodigieusement remplis, coupés de si peu de haltes et de trêves, dans une sorte d'impatience d'arriver plus vite à la catastrophe, chargés enfin de tant d'événements grandioses que ce règne, en vérité si court, semble avoir duré un siècle[5].

Napoléon aura joué, pendant ce temps si court, tous les rôles : patriote corse, révolutionnaire jacobin (mais pas trop), feuillant (pas longtemps), thermidorien (mais défenseur de la mémoire de Robespierre), conquérant, diplomate, législateur, « héros, imperator, mécène[6] », dictateur républicain, souverain héréditaire, faiseur et tombeur de rois et même monarque constitutionnel en 1815 (si l'on prend au sérieux les institutions créées à l'époque des Cent-Jours). Il y a là du prestidigitateur ; du Fregoli aussi. Il ne change pas seulement de rôle et de costume suivant les circonstances, mais de nom, d'apparence même. Il a commencé par porter un prénom étrange dont l'orthographe et la prononciation étaient pour le moins incertaines : Nabulion, Napolione, Napoléon, Napulion ? Peu importe, il opta bientôt en faveur de son seul patronyme, francisé de Buonaparte en Bonaparte. En Italie, certains prétendaient que ce nom n'était pas plus authentique que son étrange prénom. Il pouvait bien s'inventer des cousins du côté de San Gimignano, ses courtisans lui fabriquer des arbres généalogiques fantaisistes, il était prouvé, affirmaient les sceptiques, que loin de s'appeler Buonaparte ses aïeux avaient porté le nom de Malaparte. Ils en voyaient la preuve dans son histoire, Mala-parte souvent, Buona-parte rarement. Fables bien sûr, mais qui eurent au moins le mérite d'inspirer longtemps après au jeune Curzio Suckert son nom de plume — Malaparte —, peut-être sur les conseils de Pirandello qu'une pareille histoire de dédoublement nominatif et biographique ne pouvait qu'intéresser[7]. En 1804, Bonaparte couronné empereur redevint Napoléon. Comme ce prénom désignait désormais le fondateur d'une dynastie — ne désignera-t-on pas du nom de « Napoléonides » les rois et princes qu'il créera ? —, il fallut lui ôter un peu de son étrangeté. À Rome, où l'on ne souhaitait pas se fâcher avec le père du Concordat, on se pencha sur les recueils de martyrs et, faute de trouver un saint Napoléon qui n'existait pas, on dénicha un saint Neopolis ou Neapolis à l'existence guère moins douteuse mais susceptible de faire l'affaire : « Neapolis » n'était-il pas voisin de « Napoléo », et « Napoléo » de Napoléon ? Ainsi, l'Empereur eut

lui aussi sa fête, fixée au 15 août, le jour de son anniversaire — et de la fête de l'Assomption[8]. Joséphine, qui l'avait toujours appelé Bonaparte, changea-t-elle ses habitudes ? Lui signa désormais ses lettres Np, Nap, Napo, Napole…

Quant à ses métamorphoses physiques, Michel Covin leur a consacré un passionnant ouvrage[9]. Il y rappelle un mot de Bourrienne, son secrétaire : « Il n'existe pas du grand homme un portrait absolument ressemblant. » Sans doute est-ce le cas de la plupart des portraits : certains sont seulement plus ressemblants que d'autres ; ils saisissent mieux ce que le peintre Gros appelait « le caractère de [la] physionomie[10] ». Aucun n'est vrai au sens où il restituerait la figure *exacte* de Napoléon. Un historien des représentations de l'Empereur le notait il y a longtemps déjà : « La plupart des portraits qu'on fera de Bonaparte [plus tard de Napoléon] seront des images très dissemblables de ce personnage au masque plein de mystère[11]. » L'abondance des effigies y est pour quelque chose : le département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, en possède à lui seul plus de cinq mille[12]. Les traits de l'Empereur en deviennent un peu flous, même si on le reconnaît toujours au premier coup d'œil. Le caractère convenu de nombre de ces portraits n'arrange pas les choses. Très vite l'art — peinture et statuaire — se conforma à « un style gouvernemental » plus attaché à donner à voir la fonction que l'homme qui l'exerçait[13]. Faut-il pour autant préférer aux œuvres contemporaines les représentations postérieures, comme le suggère Michel Covin ? On en conviendra, les grands tableaux de Gérard, Isabey, David ou Ingres représentant Bonaparte en Premier consul ou Napoléon en Empereur ne nous permettent guère de comprendre l'enthousiasme qui saisit Hegel lorsque, mêlé à la foule des badauds, il vit « l'âme du monde » passer devant lui, ou Goethe qui eut, lui, le privilège d'un entretien. Alors, Delaroche plutôt que David, Philippoteaux plutôt qu'Ingres ? Doit-on penser, même, qu'il y a plus de vérité dans les œuvres de pure imagination ? Michel Covin attache une grande importance au sombre *Saint Helena, The Last Phase* peint par James Sant au début du XXe siècle. Que sait-on de l'apparence physique de Napoléon dans son dernier exil ? Il avait beaucoup changé et grossi, il ne se rasait plus, la femme de Montholon évoquant même la « longue barbe » qui le rendait méconnaissable. Loin des images pieuses montrant le prisonnier de Sainte-Hélène, coiffé d'un chapeau, méditant sur le triste destin de l'esclave Toby, Sant l'a représenté tel qu'il l'imaginait à la lecture des récits de captivité : grave, triste, déprimé, physiquement et moralement usé. S'il ne s'appuie sur aucune donnée positive ou vérifiable, le portrait est plausible, vraisemblable même. Une photographie aurait-elle été plus parlante encore ? Ce n'est pas certain. Il en existe plusieurs. On y voit un homme qui, bien sûr, n'est pas Napoléon. Il s'agit de son frère Jérôme, photographié peu avant sa

Extrait de la publication

mort, sous le Second Empire[14]. Ces daguerréotypes fascinaient Roland Barthes : « Je vois les yeux qui ont vu l'Empereur », pensait-il en les regardant[15]. Il aurait presque pu y voir l'Empereur lui-même, tant Jérôme ressemble sur ces clichés à ce que Napoléon fût peut-être devenu s'il avait atteint un âge aussi avancé. C'est lui, à n'en pas douter. Photos fascinantes à ce titre. En même temps, on n'y voit qu'un vieil homme qui ressemble à Napoléon.

Renonçons donc à le *voir* tel qu'il fut réellement. Ses innombrables portraits composent, pour les meilleurs d'entre eux, contemporains ou postérieurs, un *portrait moral* dont la variété témoigne de « la mystérieuse incertitude qui plane sur [son] caractère[16] ». Les profils tracés au vol par Gros et par David, ceux des médailles de Gayrard et de Vassalo, le buste de Ceracchi, les esquisses au crayon de David et surtout le portrait dont l'auteur du *Serment des Horaces* ne termina que la tête peignent Bonaparte au moral plutôt qu'au physique. Comme le *Bonaparte au pont d'Arcole* de Gros exalte le « symbole de l'énergie individuelle » que célébrera bientôt le romantisme[17], le *Bonaparte* de Pierre-Narcisse Guérin donne à voir, mieux que tout autre, ce qu'il y avait en lui d'implacable[18]. Les admirateurs de l'Empereur choisiront Gros, ses détracteurs Guérin.

Écoutons Taine :

> Regardez […] dans le portrait de Guérin, ce corps maigre, ces épaules étroites dans l'uniforme […], ce cou enveloppé par la haute cravate entortillée, ces tempes dissimulées par les longs cheveux plats et retombants, rien en vue que le masque, ces traits durs, heurtés par de forts contrastes d'ombre et de lumière, ces joues creusées jusqu'à l'angle interne de l'œil, ces pommettes saillantes, ce menton massif et proéminent, ces lèvres sinueuses, mobiles, serrées par l'attention, ces grands yeux clairs, profondément enchâssés dans de larges arcades sourcilières, ce regard fixe, oblique, perçant comme une épée, ces deux plis droits qui, depuis le nez, montent sur le front comme un froncement de colère retenue et de volonté raidie. Ajoutez-y ce que voyaient ou entendaient les contemporains, l'accent bref, les gestes courts et cassants, le ton interrogateur, impérieux, absolu, et vous comprendrez comment, sitôt qu'ils l'abordent, ils sentent la main dominatrice qui s'abat sur eux, les courbe, les serre et ne les lâche plus[19].

Alors, Napoléon, un nom plutôt qu'un homme ? Serait-il semblable au héros de Simon Leys, qui, dans *La Mort de Napoléon*, voit son nom et son histoire lui échapper ? On se souvient de l'intrigue. L'Empereur s'est évadé de Sainte-Hélène où un sosie a pris sa place. S'il s'était imaginé être reçu aussi triomphalement qu'au retour de l'île d'Elbe, il s'est trompé. Il attire bien quelques regards, mais qui pourrait croire être en présence du vrai Napoléon ? Celui-ci n'est-il pas prisonnier des Anglais ? Et n'apprend-on pas, soudainement, sa mort ? Le sosie, en mourant trop tôt, ne compromet pas seulement les plans de Napo-

léon, il le prive de son destin : « *Sa destinée devenait posthume*. […] Un obscur sous-officier, rien qu'en mourant sottement sur un rocher désert à l'autre bout du monde, avait réussi à dresser sur son chemin le rival le plus formidable et le plus inattendu qu'on puisse concevoir : *lui-même !* Pire, ce n'était pas seulement contre Napoléon que Napoléon devrait désormais frayer sa route, mais contre un Napoléon plus grand que nature, — le souvenir de Napoléon[20] ! » C'était impossible, et Napoléon dut se rendre à l'évidence lorsqu'un soir un homme qui l'avait reconnu — le seul — le mena jusqu'à une maison aux portes verrouillées où il se trouva en présence de toutes sortes de Napoléons plus ou moins ressemblants qui tenaient des propos étranges et se conduisaient bizarrement. Il n'était plus Napoléon ; il existait désormais hors de lui-même.

Napoléon est un mythe, une légende ; mieux, une époque. Il a si complètement rempli celle-ci de son nom que son temps et lui ont du mal à exister séparément[21]. Des historiens en ont conclu que la frontière entre histoire et légende est, dans son cas, perméable au point qu'il serait impossible d'écrire une biographie de Napoléon. L'Empereur ? Un réceptacle, une forme vide, une métaphore qui vaut surtout pour les questions ou les représentations auxquelles elle a successivement donné forme[22]. L'idée de l'inexistence de Napoléon n'est pas neuve[23]. Sous la Restauration déjà, un certain Jean-Baptiste Pérès, bibliothécaire à Agen, avait affirmé que ce Napoléon dont on parlait tant était une fiction : « Ce n'est qu'un personnage allégorique ; c'est le soleil personnifié[24] », disait-il. La preuve, il la trouvait dans le nom de Napoléon, dans le prénom de la mère de l'Empereur, dans le nombre de ses frères et sœurs et dans celui des maréchaux, dans toutes les phases de son histoire… Autant d'indices et de signes qui reliaient Napoléon aux mythes solaires. Mais Pérès ne se prenait pas au sérieux ; il voulait seulement se moquer des prétentions royales. Louis XVIII n'avait-il pas, en 1814, daté ses premières ordonnances de « la dix-neuvième année » de son règne, comme si rien de ce qui avait eu lieu depuis l'exécution de Louis XVI n'était réellement arrivé ? Ce n'était pas Napoléon qui n'existait pas, bien sûr, mais les prétendues dix-neuf premières années du « règne » de Louis XVIII.

L'hypothèse de l'inexistence de Napoléon est un paradoxe ; il n'empêche que le personnage ne se prête pas aisément à l'exercice biographique. Sans même parler, pour chaque épisode ou presque de cette vie hors du commun, de l'existence de témoignages si contradictoires qu'il faudrait croire à la présence, non pas d'un mais de deux ou trois Bonaparte « si nous voulions bien admettre tout ce qui nous est raconté », et d'aucun « si nous n'admettions que ce qui est garanti authentique[25] », il est évident que toute biographie de Napoléon est, peu ou prou, une histoire de son règne, et réciproquement. N'en va-t-il pas ainsi des monumentales *Histoires du Consulat et de l'Empire* de Thiers ou de Louis Madelin, et même du *Napoléon* de Georges

Extrait de la publication

Lefebvre, lequel s'était défendu d'écrire une biographie de l'Empereur[26] ? Et, dans bien des cas, l'approche biographique ne se distingue-t-elle pas seulement par la présence de chapitres consacrés aux années de formation du héros ? Le petit nombre — tout relatif — des biographies témoigne de difficultés dont on n'oubliera cependant pas qu'elles ne sont pas spécifiques à Napoléon : la biographie d'un roi n'est-elle pas nécessairement l'histoire de son royaume le temps au moins de son règne[27] ? Certes, aucun autre personnage de l'histoire ne s'est vu consacrer autant de biographies que Napoléon ; mais leur nombre n'est pas si élevé, rapporté à celui des ouvrages relatifs à l'époque, comme si de nombreux historiens avaient reculé devant les embûches de l'entreprise ou, finalement, hésité à choisir entre Napoléon et son temps[28]. Elles sont aujourd'hui devenues plus rares encore, surtout en français[29]. Ce n'est pas que les précédentes eussent épuisé le sujet : toute biographie étant à la fois reconstitution et interprétation, le genre ne participe pas d'une conception cumulative du savoir. Aucune biographie ne peut être « définitive », ni périmer à l'instant tout travail passé ou à venir ; il n'y a jamais de dernier mot concernant la vérité d'un homme. Si les biographies de Napoléon se sont faites rares depuis quelques décennies, c'est que, et le genre et, en l'occurrence, son sujet ont longtemps souffert d'une assez mauvaise réputation.

On a accusé la biographie de faire trop bon ménage avec la littérature, de consentir une part trop importante à l'imagination, de reposer sur une « illusion » — la vie comme destin, une, continue, cohérente et transparente —, de s'appuyer, enfin, sur une conception dépassée de l'histoire exagérant l'efficacité de la volonté humaine et la souveraineté des individus. On a tant écrit sur ce « genre impur[30] » qu'il n'est guère utile de s'y attarder, d'autant que les événements du tragique XXe siècle se sont chargés, finalement, de détruire les illusions qui l'avaient marqué quant à la soumission de l'histoire à l'action de lois impérieuses ou à celle, exclusive, des forces sociales. Singulière époque, observe François Furet, où « le matérialisme historique a atteint son plus vaste rayonnement d'influence » au moment précis où « sa capacité d'explication était la plus réduite[31] ». Car enfin, ajoute-t-il, « il n'y a rien de plus incompatible avec une analyse de type marxiste […] que les dictatures inédites du XXe siècle. Le mystère de ces régimes ne peut être éclairci par leur dépendance à l'égard d'intérêts sociaux [le prolétariat dans le cas du communisme, le grand capital dans le cas du nazisme], puisqu'il tient précisément au caractère inverse : à leur affreuse indépendance par rapport aux intérêts, qu'ils soient bourgeois ou prolétaires[32]. » Dans ce contexte où l'on surestimait le poids des intérêts dans la conduite des individus et sous-estimait l'efficacité de la volonté individuelle, l'histoire sociale se voyait évidemment investie d'une plus grande capacité explicative que la biographie considérée comme un délassement ou un exercice plus ou moins littéraire où survivait, à l'état de vestige, une manière

Extrait de la publication

d'écrire l'histoire qui appartenait désormais au passé. Au-delà de l'influence du marxisme, de celle des doctrines libérales ou de la prédilection pour les processus collectifs et les transformations lentes et silencieuses, la perte de dignité du genre biographique, si sensible pendant quelques décennies, porte aussi témoignage d'une pente qui est celle de la démocratie. Tocqueville faisait déjà observer que celle-ci succédant à l'aristocratie, la manière d'écrire l'histoire avait changé. Le rapport entre les causes particulières et les causes générales des événements s'était inversé : tandis que l'aristocratie inclinait à privilégier les premières et à expliquer l'histoire par « la volonté particulière et l'humeur de certains hommes », la démocratie a inversement tendance à trouver « de grandes causes générales » même pour « tous les petits faits particuliers ». L'une croit aux individus, l'autre aux forces collectives, la première au pouvoir de la volonté, la seconde aux fatalités historiques[33]. La biographie ne pouvant être, par définition, une « doctrine de la fatalité », il lui fallait céder le pas pour que l'histoire, d'étude morale des intentions de ses acteurs, se transformât en une science des résultats de leur action, jusqu'à devenir parfois « un récit sans sujet[34] ».

Si la biographie a retrouvé depuis son rang, il s'en faut de beaucoup que Napoléon ait bénéficié du même retour en grâce. Nul besoin d'être grand clerc pour en deviner la raison. Si l'écriture de l'histoire trouve sa forme la plus achevée, comme disait Michelet, dans « l'anéantissement des grandes individualités historiques[35] », Napoléon était évidemment le premier visé. N'est-il pas l'incarnation même de l'histoire propre aux temps aristocratiques, dans laquelle les principaux acteurs se tiennent sur le devant de la scène et paraissent dicter les événements, à défaut d'en maîtriser toujours les conséquences ? Vainqueurs ou vaincus, héros tout-puissants ou victimes de la « Fortune », ils témoignent toujours de la puissance de l'individu. Le caractère hagiographique de bon nombre de livres consacrés à Napoléon n'est qu'un prétexte. Après tout, Napoléon n'a pas à se plaindre ; son pedigree historiographique vaut largement celui de beaucoup d'autres personnages historiques. Ne trouve-t-on pas Stendhal, Chateaubriand, Taine et même Nietzsche[36] penchés sur son berceau, s'il est possible de s'exprimer ainsi ? Non, la vraie raison est qu'il incarne précisément une histoire devenue suspecte. Ce n'est pas qu'on n'a pas tenté de l'effacer du tableau, en tout cas de l'y rendre moins présent, moins visible. Ainsi est-on passé progressivement de l'étude de l'Empereur à celle de l'Empire. On ne doit pas ignorer, bien sûr, que ce mouvement inauguré par le *Napoléon* de Jean Tulard, en 1977, et même plus tôt si l'on se souvient des recherches de Louis Bergeron et Guy Chaussinand-Nogaret sur les « masses de granit » de la période impériale[37], a produit de nombreux et précieux résultats. On commença à s'intéresser à ses collaborateurs, ses ministres, ses officiers, ses alliés et ses ennemis, à réévaluer l'importance de ce qu'on avait négligé dans son œuvre, à ne plus seulement considérer

Extrait de la publication

ce qui contribuait à sa gloire mais aussi à ce qui pouvait en ternir l'éclat[38]. Histoire politique, administrative, militaire, diplomatique, intellectuelle, juridique, culturelle, il serait impossible de dresser une liste même sommaire des ouvrages qui, depuis cette époque, ont enrichi notre connaissance de l'époque napoléonienne. L'entourage de Napoléon, ses collaborateurs, ses officiers sont sortis de l'ombre ; les institutions et leur fonctionnement nous sont mieux connus ; la société française, surtout, a été comme rendue à la lumière et, en effet, les historiens ont exploré depuis une trentaine d'années de nombreuses « voies nouvelles[39] ». L'erreur, s'il en est une, est peut-être d'avoir voulu trop fortement réagir contre une tradition — notamment biographique — qui avait « mauvaise presse » et souffrait d'une pente hagiographique en effet fort prononcée en fondant ce renouvellement des études sur l'occultation de la figure de l'Empereur : en finir avec « l'histoire de Napoléon » pour écrire, enfin, « celle de tous les hommes de son temps[40] ». Pari difficile, impossible peut-être. Comme dans le charmant *La Sentinelle endormie* de Noël-Noël que j'ai lu enfant, l'Empereur est partout présent, même quand on ne le voit pas.

Écrire une histoire de la période napoléonienne en récusant absolument la focalisation sur Napoléon, écrit Aurélien Lignereux, reviendrait à réitérer l'expérimentation littéraire d'un Georges Perec — livrer tout un roman privé de la lettre *e* : cette disparition-là aurait le mérite de dépersonnaliser le récit historique et même d'y mettre fin, mais cette histoire authentiquement nouvelle, en rupture avec les conventions de la théorie classique de l'action, n'aurait sans doute d'autre postérité que conceptuelle[41].

Ralph Waldo Emerson est sans doute le premier à avoir tenté d'imaginer une histoire de l'époque napoléonienne sans Napoléon. Celui-ci, assure-t-il, ne fut grand que des qualités et surtout des défauts qui étaient ceux de son temps. Il fut l'homme démocratique personnifié, le vrai représentant du XIXe siècle. Comme la classe moyenne de son temps, il aspirait à devenir riche, par tous les moyens, il avait au plus haut degré le sens du réel, il était matérialiste, positif en tout, concret, ardent au travail, sans scrupules, ennemi des idées et des sentiments élevés, l'âme basse, les goûts vulgaires, les manières grossières. Napoléon ? Un bourgeois, le témoin d'une époque médiocre, le contraire d'un héros, le représentant du « commun des hommes » et, partant, leur idole[42].

Emerson ? L'anti-Stendhal, l'anti-Nietzsche pour qui Napoléon fut, au contraire, « comme une dernière flèche indiquant l'*autre* voie » — opposée aux progrès de la démocratie —, « l'homme le plus singulier et le plus tardif qu'il y eût, et en lui le problème vivant de l'*idéal aristocratique en soi*[43] ». Héros tardif selon Nietzsche, premier homme de l'ère moderne selon Emerson. Témoigne-t-il d'un monde qui meurt ? D'un monde en train de naître ? Les deux sans doute, car Emerson lui-

même a bien du mal à s'arranger de qualités personnelles dont il lui fallait bien convenir que si elles étaient celles du commun des bourgeois, il les possédait à un degré *extraordinaire*. Il n'est pas si facile de faire passer Napoléon sous le niveau ou de le fondre dans son époque en ignorant ce qu'il y a d'inouï dans son histoire, au point qu'on lui chercherait en vain un point de comparaison. Alexandre ? Peut-être, mais il était fils de roi. César ? Le rejeton d'une famille patricienne, et tous deux placés d'emblée au centre du monde dont ils allaient faire la conquête. Tout différent est le cas de Napoléon, d'origine modeste, venu de la périphérie du royaume et pourtant appelé non seulement à se hisser au sommet, mais à figurer un personnage qui dépasse largement les limites de son œuvre. Celle-ci ne le résume pas. Quel rapport en effet entre la politique napoléonienne, qui consista à terminer la Révolution en coulant ses principes dans le marbre des institutions, et ce personnage hors normes et, au fond, si peu proportionné à son époque :

> Où est […] *l'occasion* extraordinaire ? demandait Whately ; quelle est la *raison* suffisante pour qu'il arrive dans le XVIIIe et le XIXe siècle une série d'événements sans exemple ? L'Europe était-elle alors particulièrement faible, et dans un tel état de barbarie qu'un seul homme pût faire tant de conquêtes et fonder un si vaste empire ? Mais, tout au contraire, elle était florissante, au comble de la force et de la civilisation. […] De quelque côté que nous nous tournions pour trouver des circonstances qui nous aident à expliquer les événements de cette incroyable histoire, nous n'en trouvons aucun qui n'aggrave son invraisemblance[44].

L'œuvre appartient à l'histoire de France, même si elle résonna dans toute l'Europe, tandis que son auteur a quelque chose d'universel. C'est, du reste, l'une des raisons pour lesquelles Napoléon n'est tout entier dans aucun de ses portraits. Là réside la limite de tout essai biographique. « On a fait de Napoléon mille portraits psychologiques, intellectuels, moraux, porté sur lui autant de jugements, disait Bainville. Il échappe toujours par quelques lignes des pages où on essaie de l'enfermer[45]. » C'est aussi le secret de la fascination qu'il continue d'exercer, alors même que le monde qu'il a contribué à faire naître s'éloigne rapidement de nous et que le changement des mentalités a même terni sa gloire. Le mythe a rétréci : les grandes victoires militaires de Napoléon n'exercent plus la même fascination qu'au temps de Tolstoï. Le mythe s'épuise à mesure que les passions qui l'ont entretenu s'éteignent : celles de la *gloire*, de l'*héroïsme* et de la *guerre*, celle-ci ayant été longtemps appréhendée comme une éducation à la vertu. Toute cette magie guerrière est morte avec les hécatombes du XXe siècle. Cependant, quelque chose parle encore aux imaginations modernes : la croyance, qui était déjà celle du jeune Bonaparte, et qui est la nôtre, ou dont nous voudrions qu'elle soit la nôtre, *que notre sort ne résistera pas à notre volonté*. Bonaparte, c'est

Extrait de la publication

en quelque sorte le rêve de chacun, et c'est sans doute pourquoi les asiles étaient pleins de fous qui se prenaient pour Napoléon : l'homme qui, sans ancêtres et sans nom, s'est créé lui-même à force de volonté, de travail et de talent. Il est l'homme qui a fait de sa vie un destin, jusqu'à en choisir la fin en revenant de l'île d'Elbe en 1815, cette fois sans que rien justifiât sa conduite, pour donner à son histoire une fin à sa mesure. Il est l'homme qui s'est élevé à des sommets inédits et qui, par son génie, a repoussé toutes les limites connues. Non pas un modèle, mais un rêve. En cela, et là réside le secret de la fascination qu'il exerce encore, Napoléon est une figure de l'individu moderne. C'est le sujet de ce livre.

S'agissant de Napoléon, le champ biographique est étroitement balisé. L'historiographie napoléonienne est un champ de bataille si labouré et traversé par des armées si nombreuses qu'on y est toujours un peu le descendant de quelqu'un. Tout est ensuite affaire de dosage, entre les grands systèmes d'interprétation qui ont vu le jour au XIXe siècle et que je présenterai brièvement.

Hippolyte Taine a été le plus profond des représentants de l'interprétation de l'histoire de Napoléon comme *aventure*[46]. La sienne est ordonnée autour de la figure du Héros dont la volonté domine toute forme de nécessité au point de se confondre avec l'histoire globale de l'époque : celle-ci est l'histoire d'un individu, presque la manifestation extérieure de son caractère. L'histoire se résorbe dans la psychologie. Taine voyait dans l'époque napoléonienne un entracte dans le cours de l'histoire, un anachronisme dépourvu de signification : sans origines, sans postérité. Napoléon lui apparaissait comme une réincarnation des condottieri, un prédateur qui s'était abattu sur une France épuisée par dix années de révolution, et qui exploita sa proie pour assouvir ses ambitions : la « monarchie universelle ». L'histoire de l'époque napoléonienne n'est rien d'autre que l'histoire de l'ego napoléonien — démesuré — et de son déploiement extérieur. Cette interprétation comporte une part de vérité : c'est une tentative pour penser l'évidente démesure et étrangeté du personnage, rapportée à la société française postrévolutionnaire. Taine, d'ailleurs, ne nie pas l'existence d'un héritage : Napoléon a donné à la France une administration, une monnaie, des institutions qui vont en façonner le visage pour plus d'un siècle. Mais cette part utile, positive, inscrite dans la nécessité, est précisément, selon Taine, ce qui porte le moins sa marque personnelle. Ce qu'il a fait d'utile, d'autres l'auraient fait, pas si vite, pas si bien, avec un esprit peut-être plus libéral, mais enfin, ils l'auraient fait. La part de la nécessité, dans l'histoire napoléonienne, réside dans le mouvement profond de l'histoire française que constituent, au moins depuis le règne de Louis XIV, la centralisation et la réduction, au profit de l'État, des libertés locales et du rôle des corps intermédiaires. Ce qui singularise Napoléon, ce qui fait sa grandeur (désastreuse aux yeux de Taine), ce n'est pas qu'il prend le relais de la

Extrait de la publication

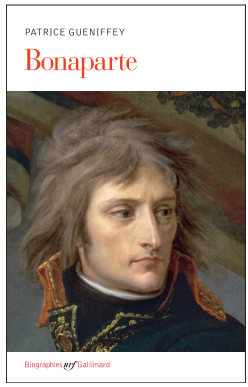
–, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, Paris, Courcier et Dentu, 1803, 2 vol.
–, *Voyage en Égypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784 et 1785, suivi de Considérations sur la guerre des Russes et des Turcs, publiées en 1788 et 1789*, Paris, Parmantier et Froment, 1825, 2 vol.
VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, éd. A. Pons, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994.
–, *Anecdotes sur Pierre le Grand*, in *Œuvres*, Paris, 1879, t. XXIV-3 (*Mélanges*, 2).
–, *Essai sur les mœurs*, t. XV-XVII des *Œuvres complètes*, Paris, Lefèvre, 1829.
–, *Le Fanatisme, ou Mahomet le Prophète*, Amsterdam, Estienne Ledet, 1753.
–, *Œuvres historiques*, éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1957.
VOVELLE Michel, « Nascita e formazione del mito napoleonico in Italia durante il Trienno : la lezione delle immagini », in *1796-1797. Da Montenotte a Campoformio : la rapida marcia di Napoleone Bonaparte*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1997, p. 11-17.

WAGENER Françoise, *L'Impératrice Joséphine*, Paris, Perrin, 2005.
WARDEN William, *Napoléon jugé par un Anglais. Lettres de Sainte-Hélène, lettres de W. Warden, chirurgien de S. M. à bord du Northumberland qui a transporté Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène, suivies des Lettres du Cap de Bonne-Espérance, réponses de Napoléon aux Lettres de Warden*, éd. A. Cabanès, Paris, H. Vivien, 1901.
WARESQUIEL Emmanuel de, *Talleyrand, le prince immobile*, Paris, Fayard, 2003.
WATSON J. Steven, *The Reign of George III, 1760-1815*, Oxford, Clarendon Press, 1960.
WEGELER Franz Gerhard et RIES Ferdinand, *Notices biographiques sur Ludwig van Beethoven*, Paris, Dentu, 1862.
WHALEY Leigh Ann, *The Impact of Napoleon 1800-1815 : An Annotated Bibliography*, Lanham et Londres ; the Scarecrow Press ; Pasadena et Englewood Cliffs, Salem Press, 1997.
WHATELY Richard, *Peut-on prouver l'existence de Napoléon ?*, éd. J.-C. Martin, Paris, Vendémiaire, 2012.
WHEELER Harold F. B. et BROADLEY A. M., *Napoleon and the Invasion of England. The Story of the Great Terror*, Chalford, Nonsuch, 2007.
WILLIS F. Roy, « Development Planning in Eighteenth-Century France : Corsica's Plan Terrier », *French Historical Studies*, vol. 11, n° 3 (printemps 1980), p. 328-351.
WILSON Robert Thomas, *History of the British Expedition to Egypt, to which is subjoined a sketch of the present state of that country and its means of defence*, Londres, T. Egerton, 1802.
WITTFOGEL Karl, *Le Despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total*, Paris, Éd. de Minuit, 1964.
WOLFF Jacques, *Le Financier Ouvrard : l'argent et la politique*, Paris, Tallandier, 1992.
WOLOCH Isser, *Napoleon and his Collaborators. The Making of a Dictatorship*, New York et Londres, W. W. Norton, 2001.
WOOLF Stuart Joseph, *A History of Italy 1700-1860 : the Social Constraints of Political Change*, Londres, Methuen, 1979.

YAVETZ Zvi, *César et son image. Des limites du charisme en politique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
YORKE Henry Redhead, *Letters from France in 1802*, Londres, Symonds, 1804, 2 vol.
YOUNG Arthur, *Voyage en France*, Paris, Tallandier, 2009.

ZACHARIE Clémence, *Le Sénat du Consulat et de l'Empire, contribution à l'étude du contrôle de constitutionnalité des lois en France*, Paris, Université de Paris II, 2004.
ZAGHI Carlo, *Bonaparte e il Direttorio dopo Campoformio, il problema italiano nella diplomazia europea, 1797-1798*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1956.
ZIVY Henry, *Le Treize Vendémiaire An IV*, Paris, Félix Alcan, 1898.
ZORZI Alvise, *La République du lion. Histoire de Venise*, Paris, Payot, 1996.
ZWEIG Stefan, *Joseph Fouché*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

Extrait de la publication



BONAPARTE

Patrice Gueniffey

Cette édition électronique du livre
BONAPARTE de Patrice Gueniffey
a été réalisée le 01/10/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070769148 – Numéro d'édition : 122871).
Code Sodis : N28060 – EAN : 9782072277429.
Numéro d'édition : 221420.

Extrait de la publication